Zeitschrift: Neue Schweizer Rundschau
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 5 (1937-1938)
Heft: 2

Artikel: Les grands élèves de Zurich
Autor: Pasic, Mikola
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-758986

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les grands élèves de Zurich:

Mikola Pasic

par le comte Sforza,
ancien Ministre des Affaires Etrangères d'Italie.

Pasic a été l'homme d'Etat serbe le plus remarquable de la Serbie. Ce fut Pasic qui transforma la pauvre Serbie des Obrenovic dans une Serbie vivante et florissante qui devint — bien avant ses victoires dans les guerres balkaniques — le phare moral de tous les Slaves de l'Autriche-Hongrie.

J'ai passé avec Pasic les années de la guerre, à Corfou et en Macédoine; représentant alors du Gouvernement italien j'initiai dès 1917 cette politique d'entente avec la Yougoslavie que je pus réaliser lorsque — après la guerre — je devins Ministre des Affaires Etrangères.

A Corfou Pasic me parla souvent des années qu'il passa à Zurich où il fit ses études d'ingénieur. Il n'oublia jamais ces années.

Jeune et pauvre étudiant à Belgrade, Pasic obtint en 1868 la première place dans un concours de bourses d'études universitaires à l'étranger. Il choisit d'aller à Zurich, à la fameuse Ecole Polytechnique. Pasic arriva à Zurich en octobre 1868 et fut admis à l'Ecole polytechnique sur présentation de certificats d'études du Gymnase de Belgrade et après examen d'admission partiel dans les sciences mathématiques. Il suivit les cours de la division du génie civil de l'Ecole depuis l'automne 1868 jusqu'au printemps 1872. D'après les notes qui figurent encore dans son matricule — gardé dans les archives de l'Ecole — Pasic fut remarqué par ses professeurs comme „particulièrement doué pour les sciences mathématiques et physiques et les branches théoriques en général". Son certificat de fin d'études fut établi le 28 mars 1872; il constatait les excellents résultats de ses études. Une note spéciale était faite pour l'„excellente tenue morale de l'étudiant Pasic".

Pasic garda toujours un souvenir reconnaissant des années passées à Zurich. Il avait raison d'en être fier car Zurich était alors remplie d'étudiants russes, polonais, serbes qui générale-

ment faisaient plus de politique dans les brasseries que d'études sérieuses dans les cours. La Suisse — et surtout Zurich où l'agitateur Bakunin venait de se fixer — étaient alors parcourues par de vastes courants d'idéalisme internationaliste; et les études en souffraient, sauf pour des caractères d'exception comme celui de Pasic.

Parfois les étudiants serbes qui voulaient travailler dans un centre de langue allemande choisissaient Berlin; plus rarement Vienne. On recevait à Berlin les étudiants balkaniques avec une bienveillance un peu protectrice. Le hasard me fit découvrir un jour dans le vieux cimetière des Communes de Friederichswerder et de Dorotheenstrasse, à Berlin, près des tombeaux de Fichte et de Hegel, le tombeau d'un jeune Serbe mort vers 1866; la pierre tombale portait cette inscription en allemand et en serbe: „Ci-gît la dépouille mortelle d'un jeune Serbe venu de son pays à Berlin pour se nourrir aux sources scientifiques des Universités allemandes — et qui a succombé à l'âpreté du climat. Que ce soit une consolation pour ses condisciples et pour la jeunesse serbe de savoir qu'il repose auprès des deux plus grands penseurs de l'Allemagne".

Il est probable que Pasic se trouva mieux dans la démocratique et peu sentimentale Zurich qu'il ne se serait trouvé dans un pays où on consolait les morts en les ensevelissant près de Hegel.

Mazzini, qui avait tant de disciples enthousiastes en Suisse, ne réussit jamais à s'en faire parmi la jeunesse allemande. A plus forte raison un Bakunin, avec l'atmosphère utopique qu'il créait autour de lui, aurait été inconcevable à Berlin.

Bakunin prêchait la destruction de l'Etat. Tout Etat — disait-il — n'est qu'un organe d'oppression; il faut donc rompre son pouvoir; alors, un système de communisme anarchique se produira automatiquement.

Les luttes entre les partisans de Marx et les partisans de Bakunin — qui atteignirent alors à la virulence de querelles théologiques — n'intéressèrent pas beaucoup le jeune Pasic.

Mais pour l'étudiant serbe, Bakunin et son entourage constituaient une sorte de fenêtre sur un vaste monde dont on n'avait aucune idée en Serbie. Bakunin venait d'arriver à Zurich de

Locarno; un groupe d'étudiantes russes adopta le vieux maître; elles le nourrissaient, l'habillaient, le suivaient lorsqu'il se promenait dans les rues de Zurich coiffé d'un chapeau mou aux larges bords, orné d'un ruban rouge. Marx se moquait de son rival qu'il appelait „le pope de Locarno". Mais avec toutes ces théories qui n'étaient en somme qu'une éxagération à la russe des vieux principes de Rousseau sur l'homme qui naît naturellement bon, Bakunin avait une sorte de connaissance instinctive de la vie qui était bien supérieure aux certitudes dogmatiques de Marx.

„Souviens-toi — écrivit-il un jour à son élève Ralli après une de ces querelles qui surgissaient sans cesse entre les „frères" de Zurich, souviens-toi que la révolution présente toujours trois quarts de fantaisies et un quart de réalité..... La vie, mon ami, est toujours plus large qu'une doctrine".

C'était là le secret de sa jeunesse et du prestige qu'il gardait sur des gens d'une valeur intellectuelle supérieure à la sienne.

Contrairement à Marx il supportait les objections avec sérénité. Un soir, à Zurich, le jeune Pasic résuma ses doutes par une formule qui aurait pu faire pressentir son futur réalisme. A Bakunin qui avait apprécié le silencieux jeune Serbe et qui le pressait de se dévouer aux organismes de „la cause" Pasic finit par répondre:

— Je vous aime, je vous admire même; mais il m'est impossible d'adopter vos certitudes tant que je ne verrai pas clairement ce qu'on substituera aux conditions existantes, une fois la révolution sociale accomplie.

Et comme pour s'excuser de son audace, il ajouta:

— Vous savez que je fais des études d'ingénieur civil; je me refuserais à abattre une maison si je ne voyais pas ce que je pourrais bâtir à sa place.

Bakunin ne se fâcha pas. Et lorsque, à bout de ressources, il quitta Zurich pour rentrer à Locarno, il déclara autour de lui:

— De tous ces jeunes gens, il est probable que seul le silencieux Pasic jouera un jour dans son pays un grand rôle politique.

Mais ce qui prouve encore davantage la maturité d'esprit du jeune étudiant est ceci: que, de Zurich, il réussit à aller passer des vacances à Paris; c'était le Paris brillant et heureux tel

que l'avait montré au monde cette sorte d'apothéose théatrale que fut l'Exposition Universelle de 1867; et pourtant Pasic sentit tout ce qu'il y avait de factice et de pourri dans le régime de Napoléon III; il réunit ses critiques dans un article qu'il envoya au journal La Serbie. Ce fut là son premier écrit politique. Fait assez étrange, mais non dépourvu de signification morale, sa méfiance du régime napoléonien ne l'avait pas rendu admirateur de la Prusse. Après Sedan, les malheurs de la France le touchèrent; et surtout la vitalité montrée par les partis démocratiques. Il passa de longues après-midi à visiter, avec des camarades, les soldates français internés près de Zurich. Et à un moment il pensa même, avec d'autres jeunes Serbes, à s'enrôler comme volontaire dans l'armée française — en suivant l'exemple de celui qui devint 33 ans après son roi, Pierre Karageorgevic.